



Bulletin de la Société des Amis de Mongo Beti n° 28 juillet-décembre 2016

In memoriam Lucie Messina p.1 ;
Mongo Beti : *Alioune Diop, mon créateur* p. 2
Bibliographie p. 5 ; Bulletin d'adhésion p. 6



La sœur aînée de Mongo Beti, Lucie Messina, ici photographiée à la commémoration d'octobre 2014 à Akometam, nous a quittés en juillet 2015, après de long mois d'une terrible maladie. Née en 1926, elle fut pour lui, dans son enfance et à la fin de sa vie, une figure protectrice.

Nous tenons à l'associer au souvenir de l'écrivain auprès duquel elle repose désormais.

Le texte qui suit a été publié en 1977¹ dans un recueil de témoignages, à l'occasion des 30 ans de la création de la revue "Présence africaine".

ALIOUNE DIOP, MON CREATEUR

Plus le temps passe, plus je découvre combien je dois, en tant qu'écrivain, à Alioune Diop.

Pour un romancier, la création littéraire est un phénomène complexe qui doit autant à l'humain, à l'éthique qu'à l'historique. C'est à l'exacte jonction de ces trois exigences que mon étoile me fit rencontrer Alioune Diop il y a déjà un quart de siècle, presque jour pour jour.

On n'imagine pas combien l'homme qui se lance dans la création romanesque peut être affectivement fragile. Je ne parle pas de celui qui a déjà écrit et qui, pour diverses raisons, n'a pas encore publié, mais du jeune homme, du très jeune homme qui se propose seulement de sauter le pas. Je me suis souvent laissé dire que cette angoisse était le produit de la culture française, fétichiste de l'écriture et surtout trop idolâtre de l'écrivain consacré. Toujours est-il que le doute de soi, la peur du ridicule, le sentiment de violer un domaine interdit rendent indispensable au romancier naissant la sympathie d'un mentor, capable et soucieux de lui redonner confiance en lui-même pour lui éviter de se nouer, de se bloquer. Cette fonction, Alioune seul pouvait l'assurer pour moi — seul intellectuel français, parce que noir et chrétien progressiste, c'est-à-dire proche des humbles et des jeunes: seul intellectuel africain à l'époque, parce que généreux, fin psychologue et parfaitement détaché de tous les calculs personnels.

Il faut savoir que de ma vie personne ne m'avait jamais encouragé, ni l'establishment colonial auquel personne n'en demandait d'ailleurs tant, ni même ma propre famille trop fruste pour me suivre dans mes études, ou dans mes ambitions. Je sais surtout gré à Alioune d'avoir trouvé les mots qu'il fallait pour rassurer ma mauvaise conscience: il me déclara que ma vocation littéraire, c'était l'appel pressant de la nouvelle Afrique en gestation, et non l'attrait d'une vulgaire réussite. Car, je ne voulais surtout pas réussir, c'est-à-dire m'isoler et, un jour, fatalement, opprimer.

On imagine mal ce qu'il fallait, au début des années cinquante, d'indulgence délibérée, de patience, en somme de courage, à un bourgeois noir, un intellectuel consacré, professeur de lycée dans la métropole, même, pour faire face sereinement, je veux dire sans démagogie ni sectarisme, à ceux qui prétendaient prendre par les cornes le taureau du colonialisme — ceux qu'on n'appelait pas encore les révolutionnaires ou les subversifs, mais que déjà tout un chacun dans les sphères des gens installés haïssait viscéralement. J'étais de ces subversifs, je l'avoue sans fausse modestie. J'en étais surtout littérairement, je le reconnais bien volontiers, et même que c'était presque sans risque réel, surtout en métropole même (comme on disait alors); il fallait quand même en être en ce temps-là, et ça ne courait pas les rues.

¹ Marcella Glisenti (sous la direction de), *Hommage à Alioune Diop, fondateur de Présence Africaine*, Rome, Éditions des amis italiens de Présence Africaine, 1977. pp.254 - 257

Je m'attendais donc qu'Alioune Diop s'effarouchât devant la première oeuvre de moi que je lui soumis, une espèce de nouvelle en coup de poing, vaguement imitée du thriller, genre où triomphait alors l'Anglais Graham Greene. Cela mettait en scène avec outrage un jeune terroriste Mau-Mau aux prises avec des auxiliaires de la police, noirs comme lui-même, mais au service des colonisateurs anglais. Les Mau-Mau et les Kikouyou, qui s'en souvient encore ? Comme le temps passe, Jomo Kenyatta !

Toute ma révolte impatiente, toutes mes haines piaffantes, ma vision paroxystique de l'histoire et de la société jaillissaient en geyser avec le sang dans cette violence fratricide complaisamment martelée. Je ne saurais même plus dire exactement comment cela s'intitulait.

Donc, Alioune allait-il se disqualifier définitivement en entonnant à son tour ce refrain bien connu : « Il faut être constructif et réfléchi... ce n'est pas ainsi que nous arriverons à rebâtir l'Afrique. Le sang ne mène à rien, sinon au sang. Vous qui serez éducateur demain au milieu de nos frères... » ?

Eh bien non ! Il me déclara simplement: « Cela m'a passionné ». Peut-être ajouta-t-il aussi: « C'est d'une belle qualité », mais cela m'importait peu, puisque déjà j'étais sauvé. On avait lu de A à Z, en s'y intéressant, une oeuvre, si modeste fût-elle, imaginée par moi, commencée, poursuivie et achevée par moi. Et qui donc l'avait lue ainsi ? Quelqu'un qui s'y connaissait, un professeur de lettres (et cela signifiait quelque chose en ce temps-là). J'eus l'impression soudaine que tous les horizons s'ouvraient devant moi.

On imagine mal aujourd'hui la sorte de cancer qui rongait les intellectuels noirs, africains ou antillais, en ce temps-là, quand ils étaient nantis d'importants diplômes, ce qui impliquait à l'époque qu'ils étaient des gens arrivés peu ou prou, des bourgeois en somme, des privilégiés sur la morne toile de fond des peuples noirs voués au lumpen prolétariat : on les voyait alors à peu près tous se rengorger et se complaire dans ce narcissisme niais, expression fréquente de l'aliénation chez certains opprimés, qu'une féministe appelait l'autre jour, dans une interview très fine, très instructive, l'exceptionnalité : soigneusement conditionnés par ce racisme dont la culture française est si abondamment imprégnée, ils se persuadaient que leur réussite était méritée par des dons personnels bien au-dessus du commun, alibi commode pour se dispenser de tendre une main secourable à leurs frères plus jeunes ou moins favorisés par la chance.

Au contraire, en offrant une tribune à ses cadets, sous la forme d'une revue d'abord, puis d'une maison d'édition, créées par lui-même l'une et l'autre, pour ainsi dire à mains nues, Alioune se conduisait comme un très grand pionnier, un homme qui fraye la voie à ceux qui le suivent et qui leur offre les contrées qu'il vient de découvrir et d'explorer. Allant à contre-courant de la fièvre de réussite individuelle, de carriérisme tous azimuts, de flirts savants et balancés avec une Afrique trop vite vouée aux indépendances et aux apothéoses présidentielles et monopartisanes, combien ne fallait-il pas d'abnégation à un homme qui aurait pu occuper le devant de la scène, pour s'enfermer dans la coulisse sordide d'un bureau exigü, mal éclairé, et lire des manuscrits dont les auteurs ne connaissaient pas toujours la grammaire du français élémentaire.

Mieux (ou pis) encore, au moment où chacun émarge peinairement au budget d'un État ou d'une organisation internationale, voyez la folie d'Alioune Diop: pauvre, solitaire, il crée une entreprise privée, il décide de ne compter que sur lui-même, de jongler, à l'occidentale, avec les crédits, les découverts, les bénéfiques, les impôts et autres bilans. Un des souvenirs de l'époque qui m'attendrissent et m'amuse encore le plus, c'est un dîner où je me trouvais en 1953, si ma mémoire est exacte, dans la salle de séjour du modeste appartement qu'occupait Alioune Diop avec sa famille boulevard Serrurier. J'y eus pour vis-à-vis un banquier, dont je me souviens comme d'une vraie caricature de cette honorable corporation: gros cigare, panse puissante, verbe péremptoire, riche plastron d'un blanc immaculé. Adrien était alors tout petit, et je me rappelle que sa maman avait bien du mal à le faire tenir tranquille et surtout loin du banquier ventripotent et volubile. Il y a comme ça des moments de sa vie qu'on n'oublie pas, et ce ne sont pas toujours ceux qu'imagine un vain peuple. Ainsi, mes amours de cette époque-là, je ne dirais pas que je m'en balance, étant un homme bien élevé. Mais d'avoir été, moi, fils de pauvres paysans bantous, à peine débarqué de ma brousse natale, à la fleur de la jeunesse comme on dit, le commensal d'un banquier parisien, voilà qui m'élève à la hauteur des héros des « Illusions Perdues ». Voilà qui est presque mythique.

Finalement, des multiples visages de ce Sénégalais aux traits fins, à la taille svelte, aux manières timides et affables, lequel choisirais-je de proposer de préférence à la curiosité et à l'admiration des jeunes générations noires ? Sans hésiter et sans goût excessif du paradoxe, celui du pionnier, de l'un de nos rares défricheurs de contrées inhabitées, qui est un exceptionnel homme d'action sans être un agité.

Peut-être un mauvais esprit, feignant la surprise devant la chaleur de ces souvenirs, s'écriera-t-il : « Alors, pourquoi votre entente ne fut-elle pas parfaite ? ». À une dame du grand monde venue le consulter et qui lui disait: « Docteur, vous qui vous y connaissez dans cette matière, comment me conseillez-vous d'élever mon fils ? ». S. Freud répondit, paraît-il : « Madame, de toutes façons, ça sera mal ! ». L'histoire ne dit pas si, au risque d'épouvanter définitivement la grande dame, Freud lui confia que jamais rien ni personne ne détournerait son fils adoré de tuer le père. En ce qui me concerne, je n'en ai certainement pas été détourné par Voltaire qui dit quelque part : « J'ai vu qu'il n'y avait rien à gagner à être modéré et que c'est une duperie. Il faut faire la guerre et mourir noblement ».

Car, tout à coup, je cessai de croire à une libération de l'homme noir par étapes, à coup de négociations autour du tapis vert, de conférences de Brazzaville, de coopérations bilatérales et même multilatérales, et autres verroterie de rhétorique politique.

Mais, comme dit le bon peuple, la politique n'empêche pas les sentiments; il suffit de ne pas en parler à table.

Mongo Beti

Société des amis de Mongo Beti SAMBE

Association sans but lucratif

% Librairie des Peuples Noirs B.P. 12405 Yaoundé Cameroun

Tél. (+237) 222 21 44 04 / 670 71 25 63 / 693 88 23 83 /

E-mail :sambe2003@gmail.com ; librairiepeuplesnoirs@gmail.com

site internet : sambe-asso.org

Bulletin d'adhésion et de cotisation 2016

Nom : _____ Prénom : _____

Email : _____

Tél. : _____

Adresse: _____

Montant de l'adhésion : **membre actif 10.000 FCFA, 15 Euros, 20\$** **étudiant 2.000 FCFA, 8Euros, 10\$**

Membre bienfaiteur :

Mode de règlement : **espèces** **transfert express** **virement bancaire**

Date :

Nom et signature de l'adhérent

Livres disponibles aux Editions des Peuples Noirs

82 avenue de la porte des champs ; 76000 Rouen ; France ; e-mail contact@pn-editions.org ; tél. + 33 (0)235984735

- Louis Sala-Molins : Les misères des lumières, Homnisphères 18,00 €
- Christiane Taubira, Henri Bangou, Auguste Armet et Aggée C. Lomo Myazhiom : Esclaves noirs, maîtres blancs, Homnisphères 20,00 €
- Ambroise Kom : Mongo Beti parle, entretien. Homnisphères 18 €
- Patrice Nganang : Manifeste d'une nouvelle littérature africaine, Homnisphères 18 €
- Ambroise Kom : Remember Mongo Beti, Bayreuth African Studies 22€
- René Philombe : Bedi Ngula, l'ancien maquisard, Bayreuth African Studies 22 €
- Mongo Beti : Remember Ruben, Serpent à plumes 9 €
- Mongo Beti : La Ruine presque cocasse d'un polichinelle, Serpent à plumes 10 €
- Max Liniger-Goumaz : Connaître la Guinée équatoriale, éd des Peuples Noirs 20 €
- Mongo Beti à Yaoundé, 1991-2001, textes réunis et présenté par Philippe Bissek, éd. des Peuples Noirs, 25 €
- Mongo Beti : Mission terminée, éd des Peuples Noirs, 16 €
- Mongo Beti : Le roi miraculé, éd des Peuples Noirs, 16 €